

Texte écrit à partir de deux conférences de Françoise Héritier :

La Conférence donnée dans le cadre du cycle « Quarante ans de recherche sur les femmes et le genre », Paris, 14 novembre 2009, au Muséum national d'Histoire naturelle

Et la Conférence donnée le 19 février 2013 sur la Valeur différentielle des sexes au département de Sociologie de l'université Paris-Sorbonne.

Françoise Héritier a théorisé la hiérarchisation des sexes, attribuant une valeur différente aux femmes et aux hommes, inférieure pour le féminin. Elle l'a appelée « valence différentielle des sexes ». Elle s'est interrogée sur l'universalité rencontrée du modèle archaïque dominant : supériorité du masculin et appropriation par les hommes du corps des femmes.

Elle a cherché à comprendre sur le mode anthropologique la raison d'être d'injustices incompréhensibles, pourquoi est-ce advenu, et avec une telle force ?

Cette théorie de la « **valence différentielle des sexes** ». est basée sur les observations qu'elle a faites en tant qu'anthropologue dès 1957, sa mission en Haute Volta auprès des Samos. Elle découvre que les femmes ne sont pas des sujets de droit.

A partir d'une série de faits et l'analyse de systèmes de parenté et d'alliance, elle construit ce concept de « valence différentielle des sexes et des générations », construite sur le modèle de l'aïnesse ; sur la constatation que l'antériorité vaut supériorité.

Et à partir aussi de deux autres interrogations majeures nées des observations.

La théorie Lévi-straussienne de « la construction du social qui est absolument nécessaire, dit-il, pour l'établissement de la paix entre des groupes consanguins au départ craintifs et hostiles les uns aux autres qui se partagent le même territoire où ils peuvent s'affronter pour des raisons diverses, parmi lesquelles le vol de femmes. »

Lévi-Strauss établit un modèle qui a 4 composantes : la prohibition de l'inceste, l'exogamie qui confère la paix par l'échange de femmes, pour en faire des épouses, ce qui est un cas universel, les règles du mariage qui lie non pas des individus mais des groupes et rend les couples solidaires les uns des autres et la quatrième composante, rajoutée à la fin, la répartition sexuelle des tâches qui rend les individus dépendants l'un de l'autre comme conjoint.

Ce modèle a une très grande force opératoire, les hommes échangent les femmes et pas l'inverse comme en fait foi l'expérience ethnologique.

Mais pour elle il est insatisfaisant, un présupposé fondamental manque à sa « théorie de l'alliance » : pourquoi les hommes se sentaient-ils le droit d'utiliser les femmes comme monnaie d'échange ? Claude Lévi-Strauss, lui, avait vu la pratique de l'échange comme naturelle.

Elle s'interroge : « pour que les humains aux aubes de l'humanité pensante aient conçu cet ensemble de règles, fondée sur la prohibition de l'inceste il fallait que, simultanément ou antérieurement, le droit d'user librement du corps de leurs filles et sœurs pour pouvoir les échanger avec d'autres hommes leur soit reconnu comme naturel, aussi bien par les hommes et par les femmes.

Mais elle se pose la question : comment la légitimer ?

Il fallait un processus cognitif au terme duquel un modèle de possession se soit imposé dans tous les esprits comme force agissante : ce qu'elle a appelé « la valence différentielle des sexes ».

Françoise Héritier constate qu'il existe ce qu'elle appelle des « butoirs pour la pensée », » des faits irréductibles, incompressibles, incontournables sur lesquels la volonté humaine n'a pas de prise, auxquels l'humanité a été et est confrontée, par exemple l'alternance jour/nuit. De l'examen de ces faits bruts, se sont formées des systèmes cognitifs.

Elle en explicite quatre :

la néoténie de l'espèce humaine la seule où l'enfance est de longue durée, les enfants fragiles, pas autonomes avant 7-10 ans ; tous les individus font la même expérience, de dépendance, de soumission à une autorité.

l'ordre des générations : il n'est pas possible de remonter le sens des générations : d'abord un enfant puis adulte, puis personne âgée...et non l'inverse, les aînés naissent avant les cadets, l'enfant après ses parents, ce qui induit la valence des générations, légitime l'autorité des parents et la dépendance des enfants, nés avant, les parents et les aînés sont supérieurs.

l'uniparité : en règle générale, la femme donne naissance à un enfant à la fois, ce qui entraîne plusieurs lignes de dépendance, les frères et sœurs vont se rajouter.

le monde animal est très divers, mais toujours partagé en 2 sexes ; les mâles n'accouchent jamais de leurs semblables, les femmes accouchent à la fois des mêmes, les filles et des différents, les mâles. Cela pose problème. On le sait grâce aux mythes.

Le rapport des sexes est venu se loger dans cette chaîne conceptuelle en plaçant les femmes dans la position de cadette, de mineure, d'inférieure avec le mépris, le dénigrement qui accompagne la mise en dépendance.

Pourquoi ce rapport est-il venu se greffer dans cette série d'équations fondées sur l'antériorité ?

À cause de la considération simultanée d'autres butoirs de la pensée.

A l'aube de l'humanité – elle suggère le paléolithique inférieur- , l'humain a observé cette différence sexuée et elle est la base sur laquelle s'est fondée la pensée humaine pour établir des séries catégorielles binaires servant à appréhender le monde. Nous pensons en fonction de catégories dualistes. Naturellement il n'y a pas que des catégories dualistes. Mais fondamentalement notre pensée est dualiste : haut-bas, transcendant-immanent, sec- humide, chaud et froid, pur-impur. Des catégories à la fois concrètes et abstraites, fondées sur cette opposition princeps de différence sexuée entre du mâle et du féminin, du même et du différent.

Ces catégories pourraient être totalement neutres. Mais elles ont une double capacité, vus par tous les ethnologues sur le terrain, dans toutes les sociétés, dès les études ethnologiques des années 30. Elles sont marquées du sceau du masculin et du féminin, dans toutes les sociétés, de manière variable. Une hiérarchie de valeur est attribuée à ces catégories binaires qui ne tient pas à la définition des termes mais à son affectation au masculin et au féminin. Elle donne toujours la place supérieure au masculin, même si l'attribution n'est pas la même : par exemple en Occident, actif est masculin et supérieur à passif, féminin. En Inde ; c'est l'inverse.

Cette différence sexuée a servi à construire un modèle cognitif qui imprègne tous les modèles cognitifs, les langages, de toutes sociétés, aucune ne fait l'économie de ces catégories dualistes.

Elle veut comprendre pourquoi.

L'humain rencontre un autre butoir de la pensée l'observation que le corps vivant transporte du sang liquide, chaud, mobile. Si le corps est mort, le sang ne circule plus, le corps est froid, immobile.

Donc on découvre dans toutes les sociétés, **le rapport entre corps et sang**. Or les femmes perdent du sang et elles n'ont pas de prise sur cela. Cette perte de sang signifie qu'elles sont moins chaudes que les hommes et donc en raison de ce manque de chaleur elles ne peuvent pas aboutir à ce que font les hommes, c'est-à-dire du sperme.

Aristote a d'ailleurs raffiné sur ce point : vie, sang, mobilité pour expliquer l'infériorité féminine. La femme n'est que matière, pas assez chaude pour fabriquer du sperme, mais elle fait un succédané, le lait, proche du sperme mais qui n'a pas les capacités énormes du sperme. La nature humaine les rendant plus froides interdit aux femmes d'arriver à la perfection qui fait la fabrication du sperme. Elle est donc un « homme imparfait ». Elle n'est que matière qui a tendance à proliférer de façon monstrueuse si elle n'est pas domestiquée par le pneuma contenu dans le sperme masculin.

Autre butoir de la pensée, observé par l'humanité : la copulation est nécessaire pour avoir une grossesse.

Enfin, une observation essentielle : observation qui a posé problème à l'humanité jusqu'à la fin du 19° tel que nous le voyons par les mythes et les discours sur le terrain : **les femmes ont cette capacité incompréhensible de faire du même et du différent** : des filles et des fils qui ne ressemblent pas à leur propre corps. L'Humain s'interroge : pourquoi et comment les femmes ont-elles cette capacité ?

Et la question fondamentale : à quoi servent les hommes ? Il n'y a pas besoin de tant d'hommes pour que l'espèce humaine se reproduise.

La question s'est posée à toutes les sociétés. Elles ont répondu de manière variée. Il y a deux modèles principaux dans ces variantes mais aucune ne dit que ce sont les femmes qui ont une puissance supplémentaire.

Dans toutes les réponses, ce sont les hommes qui mettent les enfants dans le corps des femmes. De deux manières différentes : les hommes appuyés par les esprits, les ancêtres, ...idées que l'on retrouve dans des hérésies chrétiennes ou l'homme met directement les enfants dans le corps des femmes. Les enfants viennent du sperme. C'est toujours l'homme qui est à l'origine de la procréation des deux sexes.

Cette idée est très difficile à enlever. Nous répondons encore aux enfants qui s'interrogent par : « le papa met la petite graine dans le ventre de la maman ».

La découverte des ovules et des spermatozoïdes à la fin du 18° siècle suscita une grande querelle entre ovistes et animalculistes pour savoir qui de l'ovule ou du spermatozoïde contenait l'enfant. Il fallut les découvertes du début du 20° pour que l'on sache qu'il y avait partage et recombinaison génétique, qu'il y avait un apport mixte et qu'il fallait les deux pour avoir un enfant. C'est donc très récent.

L'idée que l'homme met l'enfant dans le ventre de la mère a entraîné une série de conséquences sociales et cognitives. Très importante, cruciale, elle a été transmise de façon régulière, génération après génération avant la découverte de l'optique au 15° siècle.

Des conséquences sociales : alors qu'elles ont l'avantage exorbitant de mettre au monde des fils, les femmes sont considérées comme une matière indispensable, des ressources nécessaires pour la reproduction. Ces ressources vitales il fallait que les hommes se les approprient, il leur fallait des femmes pour faire des fils, elles sont une matière première à échanger et reproductrices.

Il faut donc que les femmes soient affectées de façon définitive et unique à la reproduction et à la maternité et tout ce qui va avec : allaitement jusqu'à 2 ans et demi, ce qui implique l'affectation aux tâches nourricières, car l'enfant est habitué à se tourner vers sa mère.

Cette appropriation implique quatre modes indispensables et utilisés partout de la même façon :

1 la privation du droit de disposer de leur corps à leur guise

2 **la privation de l'accès au savoir** qui développe l'esprit critique, permet l'émancipation. Le savoir pour les femmes est au savoir ordinaire, ce qui est nécessaire pour la survie : plantes, soins aux animaux et techniques de leur milieu.

3 la privation de l'accès au pouvoir et aux fonctions de pouvoir

4 **le mépris et la condescendance** qui sont des corollaires nécessaires pour les maintenir en infériorité.

Et toute **une série de conséquences cognitives** : l'idée d'une infériorité naturelle des femmes est très lourdement ancrée dans l'esprit des uns et des autres alors que tout cela n'est qu'une construction mentale faite pour donner du sens à des faits énigmatiques. Un modèle de pensée présent depuis les origines qui continue d'être là, que nous transmettons et que nous faisons passer pour naturel, comme le jour et la nuit.

L'affectation de valeurs accordées aux tâches en fonction de leur affectation au sexe date de loin, vient de l'opposition entre chasse et cueillette- ramassage. Les femmes sont interdites de chasse. En observant les centaines de sociétés de chasseurs collecteurs qui ne vivent encore actuellement qu'en prélevant sur la nature comme au paléolithique, on voit que les hommes chassent. Les femmes ont le droit de tuer mais pas de faire couler le sang. Elles ne chassent pas avec des armes épointées, mais peuvent assommer, piéger, étrangler. Elles reviennent tous les jours avec ce qu'elles ont ramassé. En termes de quantité, ce sont les femmes qui font vivre ces sociétés. La chasse, elle, est aléatoire. Ces apports ont été très étudiés, pesés. Les femmes reviennent toujours avec une hotte pleine. A 80% ce sont les femmes qui nourrissent le groupe et pourtant c'est la chasse qui est valorisée. Ce n'est pas par incompetence qu'elles ne chassent pas, certaines chasses très dangereuses comme celle des phoques sont faites par des femmes, ce sont des raisons symboliques qui leur interdisent. Mais on magnifie l'activité la moins rentable.

En conclusion, certes, pour nous occidentales, nous avons dépassé les deux premières conditions : privations du droit de disposer de son corps et privation de l'accès au savoir, mais il reste beaucoup de sociétés dans lesquelles les femmes vivent toujours dans ces privations. Les deux étapes suivantes restent toujours à faire : accès au pouvoir, et arrêt du sexisme.

La question de l'égalité entre les sexes n'est pas une question mineure, à traiter uniquement par une journée des femmes. On ne peut pas la traiter par petits bouts. C'est un problème politique majeur. Ce modèle de discrimination et de hiérarchie est à la base de tous les autres modèles de discrimination et de racisme, de dominant-dominé. Il ne doit pas être traité de façon condescendante après des problèmes jugés plus importants : financiers, guerre.

Il faudra du temps, la marche essentielle franchie en Occident est le droit d'accès à la contraception. Qui donne le droit aux femmes d'être des personnes, de décider pour elles mêmes, pour l'avenir. Mais il ne suffit pas d'avoir le droit, il faut le mettre en pratique. Mais l'acquisition du droit sur le plan de la théorie est une marche fondamentale.

Il reste de très grands blocages dans l'ordre de l'esprit : dans le domaine du domestique, du respect, de l'usage du corps des femmes. L'idée du désir irrépressible des hommes, que les corps des femmes doivent leur être mis à disposition, est une construction sociale vieille de plusieurs millénaires.

Continuer à débusquer ces modèles. Hommes et femmes confondus doivent être vigilants sur les acquis et rompre ces chaînes de transmission. Il faut faire sauter l'argument de la nature, faire changer les mentalités.

Il s'agit d'un système construit par la pensée de l'humain. Donc la pensée peut aussi le mettre par terre et le remplacer.